

CORINA BOMANN

LES
HÉRITIÈRES
DE
LÖWENHOF



LE CHOIX D'AGNETA

SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES


CHARLESTON


CHARLESTON
POCHE

CORINA BOMANN

LES HÉRITIÈRES DE LÖWENHOF

Le Choix d'Agneta

Stockholm, 1913.

Après une violente dispute avec ses parents, Agneta Lejongård a quitté le splendide domaine de Löwenhof où elle a grandi et coupé tout lien avec sa famille et son héritage. À un mariage arrangé dans la noble société suédoise, elle a préféré une vie de bohème à Stockholm auprès de ses amies suffragettes.

Pourtant, un beau matin, un funeste télégramme la rappelle au manoir : son père et son frère ont été victimes d'un grave accident. Contrainte de reprendre la gestion du haras familial, Agneta se trouve une nouvelle fois prisonnière de la demeure qu'elle avait fuie. Entre attachement aux siens et rêves de liberté, Agneta fait face à des choix déchirants alors qu'autour d'elle l'Europe marche déjà vers la guerre.

Une saga fascinante qui dessine le portrait d'une femme prise entre deux siècles, mais résolument tournée vers l'avenir.

**«Corina Bomann est la réponse allemande
à Lucinda Riley.»**
De Telegraaf

Romancière à succès, **Corina Bomann** est l'autrice de nombreux ouvrages qui sont fréquemment dans les listes des best-sellers du monde entier et qui se sont vendus à plus de deux millions d'exemplaires. La saga des *Héritières de Löwenhof* est la série qui l'a imposée dans toute l'Europe.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-940-1



9

782368 129401

10,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai été enchantée par ce roman ! Une lecture très plaisante, dans laquelle les femmes sont au premier plan ! »

Clélia, de @cherlecteurvirgule

« C'est un livre avec un univers riche, foisonnant et passionnant. J'ai eu du mal à m'arrêter après avoir commencé cette histoire, et cela grâce à l'autrice et à sa plume délicate, mais aussi grâce à l'intrigue où secrets de famille, histoires d'amour et gestion du domaine se mêlent. »

Candice, de @madame.bovarysme

« Le personnage d'Agneta est très fort. L'histoire est centrée autour d'elle et le récit est à la première personne, ce qui est encore plus immersif. On s'attache tellement à Agneta et à ce qui lui arrive...

J'ai hâte de lire la suite ! Quelle belle découverte ! »

Magdalena, de @triple_1_de_mag

« J'ai eu un coup de cœur pour le personnage d'Agneta. Elle est très progressiste pour l'époque. Le point de vue interne m'a beaucoup rapprochée d'elle. »

Émilie, de @leslivresdemilie

« C'est le début d'une saga historique et familiale comme je les aime : addictive, entraînante, ancrée dans l'histoire avec un personnage principal féminin qui se démène pour mener sa vie selon ses choix mais aussi faire avancer la cause féminine. »

Manon, de @manonlitaussi

« J'ai eu un coup de cœur pour Agneta qui se laisse avant tout guider par sa soif de liberté et d'amour, sans perdre de vue sa famille et ses devoirs. Une femme qui a su conquérir mon cœur de lectrice. Une superbe lecture que je vous recommande fortement ! »

Louise, de @livresse_delire_delivre

« Secrets de famille, féminisme, amour et trahison : ce roman offre son lot d'émotions et de rebondissements. Le lecteur sera ravi d'accompagner Agneta, un personnage dans la digne lignée des héroïnes Charleston ! »

Léa, de @leatouchbook

« Ce roman historique féministe donne le ton d'une saga familiale aux multiples secrets qui nous tiendra en haleine ! »

Pascale, de @entredeuxpages

« Ce premier tome m'a charmée. J'ai beaucoup aimé l'ambiance qui se dégage de cette magnifique demeure du sud de la Suède où vit une famille aristocratique. Les personnages féminins ont un rôle fort, des femmes non conventionnelles pour leur époque, j'adore ! Le premier tome d'une trilogie très prometteuse que je recommande sans hésitation. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« J'ai adoré retrouver la plume de Corina Bomann et sa manière de rendre addictif le récit. Si vous aimez les secrets de famille, vous ne serez pas déçus. »

Cindy, de @_enlivresque_

« J'ai beaucoup aimé cette lecture ! C'est un genre que je n'ai pas l'habitude de lire mais je dois avouer que j'ai été conquise ! J'ai été happée par l'histoire et les péripéties d'Agneta. On ne voit tout simplement pas les pages défiler. Ce livre est un mélange parfait d'histoire, d'amour, de féminisme et d'enquête. »

Ilinca, de @lectio.academias

« La plume de l'autrice est fluide et le rythme m'a emportée. J'ai vraiment passé un excellent moment en lisant de ce roman. Les personnages sont tous géniaux : vous allez les adorer, les détester, et parfois, un peu des deux. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LES HÉRITIÈRES
DE LÖWENHOF

Le Choix d'Agneta

De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Île aux papillons, 2014

Les Héritières de Löwenhof : le secret de Mathilda, 2022

Titre original : *Die Frauen vom Löwenhof – Agnetas Erbe*

Copyright © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin 2018

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-940-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Corina Bomann

LES HÉRITIÈRES
DE LÖWENHOF

Le Choix d'Agneta

Roman

*Traduit de l'allemand
par Corinna Geßner*


CHARLESTON
POCHE

PREMIÈRE PARTIE

1913

CHAPITRE 1

Quelque chose m'éblouit. Lorsque j'ouvris les yeux, je crus être dans ma chambre à Löwenhof. Mais ce que j'avais d'abord pris pour un ornement en stuc se révéla être une longue fissure dans le plafond, autour de laquelle s'étaient formées des taches d'eau. Les plus sombres étaient déjà là lorsque j'avais emménagé, deux ans plus tôt. Les autres étaient récentes. Dans l'appartement du dessus, on avait renversé un seau d'eau, enrichissant l'œuvre d'art d'une nouvelle facette. Les murs des maisons du quartier universitaire de Stockholm étaient troués comme des éponges et aspiraient l'eau aussi vite qu'ils la dégorgeaient ensuite chez les résidents.

Cependant les étudiants trouvaient à s'y loger pour trois fois rien. Ma mère aurait jugé l'immeuble miteux et indigne de moi, mais je pouvais y mener la vie dont je rêvais. J'avais la possibilité de faire des études, ce que la haute société ne voyait pas d'un

bon œil, et je n'avais pas besoin de me plier aux conventions. Alors qu'importaient quelques taches au plafond ?

Un souffle de fraîcheur me caressa le visage. Tournant les yeux vers la fenêtre à croisillons, je constatai que le papier journal qui masquait le trou était tombé une fois de plus. La vitre du bas était cassée depuis longtemps. La faute à un gamin turbulent jouant dans la rue qui l'avait brisée par mégarde avec un caillou. Mon propriétaire refusait d'admettre qu'il devait la faire remplacer. Quant à moi, je ne pouvais pas prendre en charge la réparation, cela m'aurait obligée à demander plus d'argent à mon père. Or je n'avais pas remis les pieds à Löwenhof depuis notre dernière grosse dispute, à Noël, et ne m'étais pas non plus manifestée.

Mes parents désapprouvaient mon mode de vie. Lorsque, deux ans plus tôt, j'avais déposé une demande au tribunal pour être déclarée majeure, ils en avaient été contrariés, ayant espéré que je me marierais avant mes 25 ans. Ce qui n'avait pas été le cas. Qui plus est, en prenant en main mon existence, je leur avais clairement fait comprendre que je ne suivrais pas la voie qu'ils avaient tracée pour moi.

De toute façon, ce n'était pas moi qui hériterais du domaine, mais mon frère. Hendrik était un enfant modèle – le comte Thure Lejongård n'aurait pu souhaiter meilleur fils. Ce que mon père, d'ailleurs, ne se lassait pas de me rappeler. Dès lors, n'étant ni un garçon ni l'aînée de ses enfants, je pouvais mener ma vie à ma guise. En tout cas, mes amies et moi en étions fermement convaincues et défendions ce point de vue avec acharnement.

L'odeur pénétrante qui régnait dans l'appartement faisait elle aussi partie de l'existence que j'avais choisie. Les émanations âcres de la térébenthine se mêlaient à celles, moins prononcées, du vernis et de la peinture à l'huile. Elles paraissaient installées à demeure, même quand je ne peignais pas. Si j'ignorais qui avait vécu là avant moi, la personne qui me succéderait, en revanche, pourrait avoir la certitude que la précédente locataire était peintre.

Michael remua à côté de moi. Sa tignasse blond roux émergea des oreillers et je vis son visage chiffonné. Il ouvrit un œil, puis le second, avant de plisser les paupières face à la lumière du soleil qui entraît à flots dans l'appartement.

— Tu te réveilles bien tôt ! dit-il.

Un sourire monta en moi telles des bulles de limonade. J'empoignai son épaisse chevelure, douce comme la fourrure d'un chat. J'aimais y enfouir mes doigts, surtout quand nous nous abandonnions au plaisir et que sa tête reposait entre mes cuisses.

— Il est plus de 9 heures, répondis-je. Nous devrions être levés depuis longtemps.

— Qui a dit ça ? répliqua-t-il en tendant les bras vers moi.

Parmi les militantes de la cause féministe, certaines détestaient les hommes et se seraient refusées à une étreinte. Mais moi cela me plaisait. Ce que je voulais, c'était pouvoir choisir moi-même avec qui partager mon lit. Depuis un an, Michael était le seul à avoir ce privilège et je me surprénais à envisager de ne plus le quitter. Quand il aurait achevé ses études de droit, nous ferions peut-être des projets de mariage. Il était plutôt comique qu'une fille

ayant fui le domicile parental songe à se marier, mais cette idée me réchauffait le cœur, même si cela risquait de me faire perdre l'indépendance que j'avais durement acquise. Cependant j'étais certaine que Michael ne verrait aucun inconvénient à ce que je continue à peindre. Le fait que je sois une suffragette ne l'avait pas fait reculer...

— J'ai grandi dans une maison où régnaient l'ordre et la ponctualité, rétorquai-je.

— Vraiment ?

Ses lèvres se posèrent sur mon cou, puis descendirent lentement. Je sentis entre mes cuisses une excitante sensation de chaleur. Quand nous nous aimions peu après notre réveil, cela me donnait de la force pour la journée.

Un coup à la porte me fit sursauter. Michael s'interrompt, m'adressa un regard interrogateur.

— Tu attends quelqu'un ?

Le teint échauffé, il peinait à réfréner son désir. J'aurais préféré moi aussi m'adonner à nos jeux plutôt que m'interroger sur l'identité du visiteur impromptu.

— Mademoiselle Lejongård, vous êtes là ? demanda une voix accompagnée d'un coup plus sonore. Un télégramme pour vous, c'est urgent !

Un télégramme ?

— Un instant, j'arrive ! lançai-je avec un regard à l'adresse de Michael.

— Est-ce vraiment nécessaire ? grommela-t-il.

Il se remit à m'embrasser dans le cou. Malgré mon envie de rester dans ses bras, je me dégageai et sortis du lit. La fraîcheur de ce matin de mars chassa instantanément ma fatigue – et hélas aussi

mon désir. Je passai ma robe de chambre en un tournemain pour aller ouvrir.

L'homme, vêtu de l'uniforme de la poste royale suédoise, me regarda avec gêne.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, mais ce pli devait vous être remis sans délai.

Je pris la petite enveloppe et la retournai. Le télégramme venait de ma mère.

— Un instant, je vous prie.

J'allai chercher dix øres dans la commode, où je gardais toujours un peu d'argent, les donnai au facteur et refermai la porte. Sans que je comprenne pourquoi, la petite enveloppe me paraissait lourde comme du plomb.

— De quoi s'agit-il ? demanda Michael, qui s'était redressé.

Lui, adossé torse nu contre les oreillers, ne semblait pas avoir froid. En voyant l'éclat doré que le soleil donnait à sa peau, je songeai qu'il aurait pu poser pour l'un des nombreux peintres qui habitaient le quartier.

— On va voir ça tout de suite, répondis-je.

Je glissai un doigt sous le rabat et déchirai le pli. Qu'est-ce que ma mère pouvait bien me vouloir ? Nous avons rompu tout contact depuis Noël. Je sortis le télégramme et sursautai en prenant connaissance de son contenu.

Père et Hendrik ont eu un accident Stop Reviens tout de suite Stop Mère

Le cœur battant, je restai figée sur place. Un accident ?

Un instant, je tentai de me convaincre qu'il s'agissait d'une vilaine ruse de ma mère pour me ramener au bercail. Cependant Stella Lejongård ne plaisantait jamais au sujet de la santé et de la vie des membres de la famille.

— Que se passe-t-il ? demanda Michael en se levant.

Hors d'état de répondre, je restais plantée là, le regard rivé sur le télégramme. Les caractères tapés à la machine me paraissaient brûler le papier. Je ne repris mes esprits qu'en sentant la main de Michael se poser sur mon épaule.

— Mon... mon père... bégayai-je. Lui et mon frère... ils ont eu un accident.

— Comment c'est arrivé ?

— Je ne sais pas, à cheval peut-être...

Mes pensées se bousculaient. Mon père et Hendrik étaient des cavaliers remarquables. Un accident qui les aurait blessés tous deux me paraissait improbable. Dans quel état se trouvaient-ils ? Cela devait être grave, sinon ma mère ne m'aurait pas rappelée. Le papier me glissa des mains. Michael se baissa et le ramassa.

— Il faut que je rentre, chuchotai-je.

Il me prit la main et j'eus l'impression qu'elle ne m'appartenait plus.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non, dis-je en m'efforçant de me ressaisir. Je... je dois prendre le train. Ou la diligence.

— La diligence mettrait trop de temps. Mais tu trouveras peut-être un train pour Kristianstad aujourd'hui.

J'acquiesçai, tout en ayant la sensation que mon corps ne m'obéissait pas. Il fallait que je me dépêche, mais je n'y arrivais pas. Comme si je n'étais pas là. Cependant il fallait que je parte. Il le fallait !

Je parvins enfin à m'arracher à ma paralysie.

— Tu veux que je t'aide ? demanda Michael.

Je secouai la tête. Je devais surmonter cette épreuve seule, personne ne pouvait rien pour moi. Et il n'était pas question que j'emmène Michael. Qu'aurait pensé ma mère ?

Lorsque j'ouvris l'armoire à la porte voilée, mon apathie se transforma en fièvre. Les mains tremblantes, je rassemblai quelques affaires, indifférente à ce que ma mère trouverait sans doute à redire. Mes meilleurs habits étaient restés à Löwenhof, rien de ce que je portais ne trouverait grâce à ses yeux. Je tombai sur un chemisier noir. Pour une raison inconnue, je le fixai plus longuement que nécessaire. *Pas de noir*, me dis-je alors, soudain prise d'angoisse. *Noir, la couleur du deuil*. Emporter ce chemisier m'aurait paru un mauvais présage. Je le jetai tout au fond de la penderie. *Un accident*, pensai-je. *Un accident. Ils sont blessés, mais toujours en vie. Si l'un d'eux était mort, Mère me l'aurait dit.*

En m'habillant, je me sentis fiévreuse. Le tissu me faisait mal. Le manteau que j'enfilai m'écrasa presque sous son poids.

Je me tournai vers Michael, qui, entre-temps, avait enfilé une robe de chambre.

— Voilà, dis-je, comme chaque fois que j'avais terminé quelque chose. Mon sac de voyage est prêt.

Il ouvrit les bras.

— Viens là, dit-il tout bas.

Il m'attira à lui et pressa son visage contre mon cou, tandis que je faisais de même. Je l'étreignis avec une sorte de désespoir et l'embrassai avec passion.

— Je suis à ton côté, chuchota-t-il dans mes cheveux. Peu importe ce qui t'attend, je suis avec toi. Je t'aiderai en pensée.

— C'est gentil, répondis-je. Merci.

Ses paroles auraient mérité une réponse plus chaleureuse, mais désormais, je me sentais tenue de rester sur la réserve. En dépit de tout l'amour que j'avais pour Michael, le télégramme avait refait de moi la fille de la maison Lejongård qui devait rester chaste jusqu'à ce que ses parents lui aient trouvé un mari. Cela me brisait le cœur, mais je n'avais pas le choix. Je me dégageai à regret et pris mon bagage.

— Tu reviendras ? demanda sa voix derrière moi.

Je me figeai. Il me posait cette question chaque fois que je rentrais chez moi. J'avais coutume de répondre oui en riant, mais cette fois, la tristesse m'envahit. Bien sûr que je reviendrais. Cependant il m'était difficile de prévoir à quel moment, et cela m'inquiétait.

— Dès que possible, promis, dis-je en lui envoyant un dernier baiser.

Dehors, je fus accueillie par une fraîche odeur de printemps qui, pour une fois, n'était pas gâchée par des remugles d'urine. Certains avaient l'habitude de se soulager sous l'un des porches avoisinants. Surtout dans la soirée du dimanche, quand des hordes d'hommes sortaient des auberges et des cafés.

Les militants de l'abstinence avaient-ils réussi à convertir les étudiants ? C'était peu probable.

Je me mis rapidement en route. Le lundi matin, le quartier de Norrmalm, avec ses rues larges et ses bâtiments de style classique, était un endroit très animé. Outre les gens qui partaient travailler et ceux qui se rendaient à la gare, on voyait beaucoup d'étudiants.

Ce midi, j'aurais dû assister à un cours à l'Académie royale des beaux-arts, mais cette pensée m'inspira une étrange indifférence. J'avais l'impression qu'autour de moi tout avait reculé dans les lointains, que je me déplaçais dans un brouillard où n'apparaissaient que de vagues silhouettes. Je percevais seulement le poids de mon sac et les tiraillements nerveux de mon estomac. Quand le prochain train partait-il ? Aurais-je le temps d'envoyer un télégramme à ma mère ?

Étonnant de voir ce que le destin nous réservait parfois. La veille encore, la maison de mes parents était bien loin de mes préoccupations. À présent, je ne pouvais penser à rien d'autre. Les odeurs et les impressions, les jours ensoleillés mais aussi les blessures, tout me revenait — scènes et images à jamais gravées dans mon esprit.

— Agneta ! lança une voix, m'arrachant à mes pensées.

Je me retournai. Marit arrivait en courant, sa jupe verte retroussée laissant voir un bout de son caleçon long. Ses bottines marron, qui avaient toujours un aspect un peu fatigué, étaient éclaboussées de boue. Autour de son cou flottait une écharpe tricotée main.

— Tu es sourde ou quoi ? lâcha-t-elle lorsqu'elle m'eut rejointe. Ça fait je ne sais combien de temps que je te cours après !

Elle exagérait, je n'étais qu'à deux cents mètres de mon logement. Mais c'était typique de Marit. Je posai mon sac à mes pieds et la serrai dans mes bras.

— Excuse-moi, j'étais dans mes pensées. Je vais à la gare, une affaire de famille.

— Alors tu ne viendras pas à l'action prévue tout à l'heure devant le bureau du doyen ?

Mon amie paraissait déçue. Elle organisait des manifestations avec beaucoup d'ardeur, se procurait le matériel pour les banderoles et battait le rappel des camarades. Ce jour-là, nous avions prévu de protester devant le bureau du doyen contre les efforts en cours pour réglementer l'inscription des femmes.

— Je croyais que tu n'étais plus en bons termes avec ta famille.

— En effet, mais il est arrivé quelque chose à mon père et à mon frère. Ça a l'air grave, ma mère m'a demandé de rentrer sur-le-champ.

Marit porta la main à sa bouche.

— Mais c'est terrible ! Elle t'a dit ce qui s'était passé ?

— Non, mais elle ne se serait pas manifestée si cela n'avait pas été un cas d'urgence.

— Je suis vraiment désolée. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? me demanda-t-elle en m'étreignant avec force.

— Je crains que non, mais merci. Je te donnerai des nouvelles dès que j'en saurai plus, d'accord ?

— Oui. Je prierai pour ton père et ton frère. Je ne raffole ni de Dieu ni de l'Église, mais pour vous je ferai une exception.

Marit se montrait rarement à l'église, trouvant qu'on n'y faisait rien pour promouvoir l'égalité entre hommes et femmes. Sa proposition de prier pour nous n'en avait que plus de prix.

J'aurais souhaité pouvoir l'emmener avec moi. Quelle que soit la situation qui m'attendait, son soutien m'aurait été précieux. Mais c'était hélas impossible.

— Salue les autres de ma part, dis-je en la lâchant. Et bonne chance pour la manifestation.

— Ne t'en fais pas pour ça, répliqua Marit. Pour l'instant, tu ne dois plus penser qu'à ta famille. Mais c'est vrai, tu nous manqueras. Quand je repense à la façon dont tu as cloué le bec au Pr Svensson...

— Merci.

Je la serrai une dernière fois sur mon cœur, puis repris mon sac. Il me parut peser encore plus lourd.

— Bon courage, et sois prudente !

Je passai devant le magnifique bâtiment de l'opéra, devant lequel je m'arrêtais si souvent pour l'admirer. La gare n'était plus très loin.

Il régnait dans l'air une forte odeur de fumée. Une sirène de vapeur retentit dans le port, suivie du sifflet d'une locomotive. Depuis que la Suède avait décidé de ne plus se laisser entraîner dans la guerre, le pays était en plein essor. La situation des femmes commençait également à changer. Nous avions désormais le droit de nous faire déclarer majeures à 25 ans si nous n'étions pas mariées. Et l'on venait de promulguer une loi autorisant les femmes à protéger par un

contrat de mariage les biens qu'elles avaient reçus en héritage. C'étaient là d'importantes victoires pour le mouvement féministe. Cependant nous n'avions pas encore atteint notre principal objectif : le droit de vote, que la Finlande avait déjà introduit sept ans plus tôt. En Norvège aussi, on notait des progrès. Mais la Suède restait à la traîne. Les hommes politiques avaient beau faire la sourde oreille, cela ne signifiait pas qu'ils ne remarquaient pas nos actions. Nous voulions poursuivre le combat.

Cela bougeait aussi à l'Académie des beaux-arts. Anna Nordlander avait été en 1864 la première femme à y être admise. Les efforts fournis par quelques étudiants et artistes réunis dans un groupe baptisé *Opponenterna* pour réformer l'institution avaient échoué, mais les femmes étaient désormais de plus en plus nombreuses à entrer à l'Académie. Il va de soi que cela n'allait pas sans conflits, cependant les difficultés étaient contrebalancées par un sentiment de liberté.

J'arrivai enfin à la gare. Je me félicitai d'avoir mis un manteau : cette journée de mars avait beau être annonciatrice de printemps, l'air n'en était pas moins sournois. Devant le bâtiment blanc de style classique, c'était une cohue de gens affairés. Ça et là, on distinguait un chapeau ou une veste couleur crème. Des fiacres se succédaient pour déposer leurs passagers. Comment faisaient-ils pour ne pas se rentrer dedans ?

L'année précédente, j'avais réalisé une peinture de la gare qui m'avait valu une réprimande de mon professeur, M. Andersen. Sachant qu'il vénérât Van Gogh, j'avais opté pour son style. Andersen

s'était planté devant mon chevalet – en présence de tous mes camarades, bien sûr – en dodelinant de la tête. Puis il s'était gratté le menton, avait plissé les paupières et s'était tourné vers moi.

« Joli travail », avait-il dit.

Moi, j'avais eu la bêtise de croire qu'il allait m'adresser des compliments.

« Vraiment bien... pour une imitatrice. »

Sa mine s'était assombrie, et j'avais eu l'impression que le soleil disparaissait.

« Je ne crois pas que vous soyez ici pour apprendre à devenir faussaire. Si tel était le cas, je me verrais dans l'obligation de vous faire renvoyer sur-le-champ », avait-il tonné.

Je m'étais sentie comme paralysée. Les regards de mes condisciples avaient été autant de coups d'épingle. Je n'avais aucune pitié à attendre de la majorité d'entre eux. Il y avait très peu de femmes dans le cours d'Andersen, et la plupart des hommes pensaient, à l'instar de leur maître, que leur rôle était de se marier et de rester à la cuisine. Le professeur avait dû deviner mes pensées.

« Et, avant que vous ne me sortiez une fois de plus vos discours de suffragette, avait-il poursuivi, furieux, je peux vous assurer que, si vous étiez un homme, je vous aurais expulsée de mon cours séance tenante. Si je veux voir un Van Gogh, je vais à Paris. Ce que je veux voir ici, c'est ce que vous êtes ! Et si vous êtes digne de recevoir mon enseignement ! »

J'étais restée figée, incapable d'aligner deux pensées, puis j'avais compris mon erreur. La flatterie n'était pas dans mes habitudes. Pourquoi m'étais-je comportée de la sorte avec Andersen ?

Les larmes m'étaient montées aux yeux, mais je ne voulais pas pleurer devant les autres. Les garçons se seraient assurément moqués de moi. Je m'étais alors demandé ce que ma mère aurait dit et fait en pareille situation. Et l'autoapitoiement avait cédé la place à la colère.

Andersen s'était sans doute attendu à me voir fondre en larmes. Mais je l'avais gratifié du regard le plus furieux dont j'étais capable.

Chassant ce souvenir, j'entrai dans le hall de la gare. Mon regard se porta sur la grande horloge. Il s'était écoulé une heure depuis que j'avais reçu le télégramme. Une longue file s'était formée devant le guichet. Je n'avais pas le choix : je me joignis aux gens qui patientaient. Mes tempes bourdonnaient. Sous les voûtes du hall, les voix se mêlaient en un brouhaha inextricable évoquant les grondements du tonnerre. Autrefois, ce bruit m'avait semblé excitant : après le silence dans lequel j'avais grandi à Löwenhof, il m'était apparu comme le son même du monde, celui de la liberté. Mais ce jour-là, il me gêna, je le trouvai même insupportable.

Le sifflet d'un train entrant en gare me détourna de mes pensées. Les voyageurs continuaient à affluer dans le hall. Certains portaient comme moi des manteaux en loden, d'autres arboraient des fourrures coûteuses. Une femme coiffée d'un énorme chapeau à plume attira mon regard. Ma mère en avait probablement de semblables par dizaines. Pour ma part, je ne faisais pas grand cas de ce type de couvre-chefs. Ils étaient lourds, massifs, et cachaient la personne qui se trouvait dessous.

— Mademoiselle ?

Je me retournai vivement. La file avait avancé et c'était mon tour.

— Excusez-moi. Je voudrais un billet pour Kristianstad. À quelle heure part le prochain train ?

— Dans une demi-heure. Un aller simple ?

— Oui, m'entendis-je répondre instinctivement.

J'avais promis à Michael de revenir au plus vite. Mais mon père et Hendrik avaient sans doute tous deux besoin de mon aide. Et si le pire devait arriver... Je chassai énergiquement cette pensée.

Le guichetier me jeta un bref regard et m'indiqua le prix. Je payai et récupérai mon ticket. Le temps dont je disposais avant le départ me permettait d'envoyer un télégramme à ma mère.

CHAPITRE 2

Je passai tout le voyage à regarder par la fenêtre, perdue dans mes pensées. Je me rappelais très bien la première fois que j'avais crainit pour la vie de mes parents. À l'époque, j'avais 12 ans. Mon père et ma mère étaient partis en France et n'étaient pas rentrés à la date prévue. Nous n'avions pas reçu de nouvelles de leur part et Löwenhof était en effervescence. La femme de chambre de ma mère, Mlle Rosendahl, une personne pourtant calme et solide, s'était mise à pleurer sa maîtresse. J'étais inquiète moi aussi, mais moins bouleversée. Mon frère Hendrik, lui, ne paraissait guère ému : selon lui, nos parents étaient sans doute allés faire une visite impromptue à des proches. Et, pour une raison quelconque, le télégramme qui nous en informait ne nous était pas parvenu.

J'avais essayé de me distraire en regardant les poulains ou en courant les prés ; les larmes de la femme de chambre m'avaient fait comprendre

qu'ils pourraient ne jamais revenir. Que Hendrik et moi deviendrions alors orphelins. Que nous passerions sous une tutelle étrangère.

J'étais remontée chez moi à l'insu de Mlle Rosendahl et m'étais postée à la fenêtre, en proie à toutes les craintes imaginables. Puis une calèche était arrivée. Celle de mes parents. Mon cœur s'était mis à battre à se rompre et, lorsque je les avais vus descendre de voiture, j'avais ressenti un soulagement inexprimable.

Il était revenu, le couple royal du pays de mon enfance. Conquérir l'amour de ma mère avait toujours été une tâche difficile. Elle me considérait comme une poupée qui devait être joliment accoutrée et garder le silence : à l'époque déjà, cela ne me convenait pas. Mon père, en revanche, m'avait manifesté toute son affection – tant que j'avais été une enfant en retrait des problèmes des adultes. Nous sortions ensemble à cheval. Souvent, aussi, il me promenait dans la maison et, le soir, avant que je me couche, il me racontait des histoires de chevaliers et de brigands.

Mes relations avec mes parents s'étaient dégradées à la fin de ma scolarité à l'école supérieure de jeunes filles de Stockholm. Ils souhaitaient que je me marie au plus vite et que j'aie des enfants. Cependant, même après mes débuts dans la haute société, il ne s'était pas trouvé de candidat approprié, ce qui avait contrarié ma mère et donné à mon père des inquiétudes quant à mon avenir. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient que je ne voulais pas de l'existence à laquelle ils me destinaient. Je souhaitais faire des études, voir un peu le monde, fréquenter